

## Le deuil de Paris — Le Patriote, 11 mai 1897

C'est vraiment une horrible catastrophe que cet incendie du Bazar de la Charité<sup>1</sup>, à l'obsession de laquelle il est impossible encore de s'arracher. On continue à stationner devant le lieu noirci du sinistre ; on ne cesse d'en lire les péripéties, de dévorer les détails surajoutés chaque jour par les gazettes. L'horreur exerce on ne sait quelle attirance. Il y a là un mystère humain très impénétrable. C'est ce qui explique, par exemple, la fréquentation d'un lieu macabre comme la Morgue où ceux qui passent résistent malaisément à la tentation d'entrer. C'est peut-être ce qui explique aussi cette manie toujours constatée, chez les assassins, de s'en revenir à l'endroit du crime, et que Dostoïevsky dans *Crime et Châtiment* a mise en scène si tragiquement, comme si le criminel voulait revoir ce qu'il n'a pas bien vu et avait le besoin inexplicable de connaître tous les détails. L'horreur attire. Et comment comprendre autrement le pèlerinage d'une mère, allant elle-même, le lendemain du terrible malheur, sur le terrain noir et calciné, avec ses vêtements de grand deuil et ses cheveux blancs, blanchis en une nuit peut-être ! Certes elle s'agenouilla ; elle pria sur ce sol tragique où sa fille avait laissé ses cendres. Et ce fut émouvant comme si un génie funéraire était venu verser des larmes, parmi ces ruines. Si émouvant, que les hommes de corvée-là pleurèrent ; et que des soldats en faction se mirent instinctivement au port d'armes devant cette douleur qui allait jusqu'à la mort...

Mais tout en étant venu prier, la mère était venue *voir*... Nous avons vu aussi... Un grand terrain rectangulaire, au sol noir, élastique, et mou sous les pieds comme de la mousse, une mousse en deuil faite de toutes matières réduites en bouillie... C'est le lendemain, de bonne heure... Des soldats fouillent, avec de grandes pelles ; on trie avec soin ; on tamise les débris où à chaque instant un bijou luit, un bout d'étoffe apparaît, menus objets qu'on porte minutieusement sur des linges, à terre, où ils sont classés, étalés. C'est grâce à eux qu'on a pu reconnaître certains cadavres, s'assurer que vraiment telle personne avait péri. Tel fut le cas pour cette pauvre duchesse d'Alençon dont le corps carbonisé, racorni, n'a pu être qu'à peine présumé... Mais on avait déjà trouvé dans les décombres son alliance avec le nom, la date.

Rien que cela, rien que ce petit anneau d'or, survivant à la longue chaîne d'une vie finie ! Et n'est-ce pas ce qu'il y eut de plus affreux, cette brusque et presque totale disparition de corps ? Il en est dont on n'a retrouvé qu'un ossement anonyme, d'autres qui ont disparu dans un néant sans nom, cendre humaine, mêlée à la cendre du bois et des matières insensibles... Et en effet, en examinant le terrain où s'éleva, pimpant et traître, le Bazar de la Charité, il apparaît vraiment comme un four crématoire. Nulle issue. De hauts murs le bordent de tous côtés. Les victimes y furent vraiment, comme dans une basse-fosse, acculées par les flammes. Comment échapper ?

C'est même extraordinaire et d'une fatalité spéciale, un vaste emplacement comme celui-là, clôturé par de hauts murs inaccessibles, et sans portes ni fenêtres. Il n'y avait qu'une

---

1 Incendie du Bazar de la Charité à Paris le 4 mai 1897 qui fit plus de 120 morts.

sorte de soupirail de cave, dépendant d'un hôtel voisin, et dont les cuisiniers firent sauter les barreaux. Cent cinquante personnes se sont sauvées par là, le dos plié, comme si elles passaient par la porte basse du tombeau... Et dire que c'est tout à côté, à vingt mètres tout au plus, qu'il y eut le plus grand amoncellement de cadavres... La foule est folle, à ces moments... Et le feu aussi est fou. Il est fantasque. Il a des anomalies inexplicables. Tel cadavre est carbonisé, et une fleur au corsage, sur un bout d'étoffe, est restée intacte.

Voici tout près, contre le mur, un paravent qui devait figurer à un comptoir de vente. Il est brûlé ; l'étoffe est comme du crêpe ; le bois s'émiette au toucher ; or le petit carton d'étiquette est intact et continue à dire le prix. Ainsi les objets sont émouvants aussi... Nous retournons dans le coin où on entasse les milliers de débris sans cesse rapportés par les soldats qui déblaient : bijoux informes, morceaux d'étoffes, chaussures ; de temps en temps on dépose un ossement, un tibia ; puis un morceau de métal vague, lingot contorsionné. C'est la recette d'une caisse sans doute, qui s'est fondue dans le brasier ; une partie est jaunâtre, une autre du ton de l'étain. Ce sont les louis et les pièces d'argent, mélangés inextricablement.

Il y a ainsi sur le sol un *cimetière de choses*... Ah ! la petite poupée, là, par terre ; avec les jambes, le ventre tout brûlés aussi, tandis que le feu fantasque a respecté la tête, la belle chevelure claire qui continue à s'étaler sur l'herbe... Mais la poupée est morte, comme les autres, comme toutes les jolies poupées humaines, maintenant immobiles comme elle, toutes les jeunes femmes roses et blondes, qui riaient là et vidaient leurs bourses pour les œuvres de charité et pour les pauvres. Comment cela a-t-il pu s'accomplir ? Les desseins de Dieu sont bien impénétrables.

Mais voici, dans ce lamentable entassement de décombres, un menu objet que nous apercevons, survécu presque intact, et déposé là aussi parmi les débris. C'est un objet de piété, un petit carnet portant sa croix, qui devait appartenir à un des comptoirs où on vendait des livres d'heures et des statuette pieuses. Ce petit Christ est intact. Tout au plus a-t-il éteint sa polychromie. Il est habillé de noir. Il a pris le deuil aussi. La flamme ne l'a pas autrement entamé, comme s'il fallait qu'il subsiste parmi ce drame accompli, pour en expliquer l'horreur et le sens peut-être.

Lui aussi était innocent, et il a souffert pour le rachat de ses fautes. C'est toujours par les bons et les charitables que le mal s'expie. Loi de compensation et de substitution qui est le principe même du sacrifice religieux. Le Christ a racheté le péché des hommes. Et toutes ces vertus aussi qu'étaient les grandes dames charitables mortes ici, toutes ces innocences qu'étaient tant de jeunes filles et mêmes d'enfants, n'ont peut-être péri que parce qu'elles étaient des vertus et des innocences, et que les péchés du temps devaient être compensés. Voilà ce que semble dire le petit Christ, survécu là, à ceux que cet épouvantable champ de mort fait blasphémer et douter — et il continue, sur le fond de l'air, à porter sa croix.